

Caterina Calafat
Université des Iles Baléares
caterina.calafat@uib.cat

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 135-143

Résumé : *Cet article est conçu comme une approche à la vision francophile de Julian Barnes, un écrivain anglais qui connaît en profondeur la langue et la culture (notamment la littérature du XIXème siècle) françaises. C'est pourquoi il traite souvent dans sa production littéraire et journalistique les rapports entre sa bien-aimée France –sa vision de la culture française s'avère idyllique donc partielle– et une Angleterre plutôt démythifiée. Alors en théorisant sur sa filiation dans le courant nommé postmodernisme britannique, nous découvrons que le double sens en anglais du mot français histoire (history versus story) se révèle chez Barnes et l'ensemble de son ouvrage dans toute son ampleur. Il sera donc question ici de déceler quelques (hi)stories au sujet de la France et d'Outre-Manche (c'est-à-dire, de l'Angleterre).*

Mots-clés: *Julian Barnes, anglicité, francité, francophilie anglaise, interculturalité.*

Abstract : *The main aim of this article is to discuss Julian Barnes's francophilia. Indeed, this English writer is an expert in French language and culture -most especially 19th-century French literature. Thus, both his literary and journalistic output often deals with the relations between, on the one hand, what we shall present as an idealised and hence partial vision of his beloved France and, on the other, a deconstructed England. Using British postmodernism as our theoretical framework, we discover that Barnes's oeuvre is very much concerned with fully exploring the ambiguity of French histoire ('history' vs 'story'). Consequently, this work will attempt to expose some of his (hi) stories concerning both France and l'Outre-Manche (i.e. England).*

Keywords: *Julian Barnes, Englishness, Frenchness, English francophilia, interculturality.*

"Books are not life, however much we might prefer it if they were.
Ellen's is a true story; perhaps it is even the reason
why I am telling you Flaubert's story instead".

(Barnes, 1984: 95).

Avant-propos

Le titre de cette communication, paraphrasant le titre du récit autobiographique et historique de François-René de Chateaubriand (1768-1848), *Les Mémoires*

d'*Outre-Tombe*, se voudrait une approche à la vision très particulière de Julian Barnes (né en 1946) sur la littérature en général et sur les mémoires, propres ou d'autrui, en particulier. C'est un des genres qu'il cultive à sa façon et où il dévoile son amour et sa connaissance de la France. À vrai dire, cet écrivain et érudit anglais a le mérite d'être le francophile-francophone le plus inclassable: qualifié d'essayiste par le jury du Prix Médicis 1988 pour *Flaubert's Parrot* -une biographie de quelqu'un qui sait absolument tout de Gustave Flaubert-, ensuite érigé en historien du monde -*A History of the World in 10 ½ Chapters*-, et encore chroniqueur politique et essayiste dans les journaux les plus prestigieux (*The New Yorker*, *The Guardian*...), scénariste et traducteur de *La Doulou*, journal intime d'Alphonse Daudet. Cela sans compter sa facette de biographe (dans le cas de Flaubert, d'une passion dévorante, parfois proche de la vénération propre à l'hagiographie) et d'autobiographe, ce qui le transforme en mémorialiste sui generis.

Par ailleurs, ce qui nous intéresse c'est aussi le portrait complet de la civilisation française. En effet, Barnes étale son érudition en langue et en littérature, mais il connaît aussi en profondeur son histoire. C'est le savant qui glose la culture en lettres majuscules (les grands jalons de la grandeur intellectuelle française comme Flaubert, Mallarmé...) mais aussi l'enthousiaste de la culture de masse (le tour de France, la chanson populaire...). Sa curiosité, à mon avis, puise dans ce genre de culture en France, « ce vieux pays rural gorgé d'héritages », dont l'étude appartient également à l'histoire collective (Rioux et Sirinelli, 2002 : 435). Il possède donc la vertu d'offrir une vision historique et culturelle de la France dont les éléments hétérogènes configurent un kaléidoscope riche en nuances et contrastes, très particulier, bien entendu! : « Doubtless there was an element of cultural snobbery in my initial preference for things Gallic [...] Is my view of France partial? Certainly. Knowing a second country means choosing what you want from it, finding antitheses to your normal, English, urban life; discarding the sense of responsibility you feel about your own country [...]. » (Barnes, 2002: xii-xiv).

1. History versus story/stories

De ce point de vue donc l'ensemble de son ouvrage reflète l'étendue de ses dons de conteur, en même temps que d'historien et de chroniqueur. Certainement sa conception non linéaire de l'histoire représente le courant postmoderniste britannique, caractérisé par l'intertextualité, la fragmentation et la métafiction aussi: « In place of the idea of history as unitary and theological, postmodernism affirms its multiplicity and indeterminacy » (Sesto, 10). Par conséquent, surtout dans des oeuvres comme *Flaubert's Parrot*, Barnes se complait à forger un monde de simulacres en miroir « dans lequel il n'est point d'énonciation qui ne soit citation, point d'écrit qui ne soit palimpseste. [...]. L'écriture peut de même se plaire à confondre les frontières ontologiques existant entre la sphère de la réalité et la sphère de la fiction » (Bernard, 2001 : 454).

Si l'un des éléments les plus caractéristiques de Barnes se rattache à ses explorations de la relation entre fiction et histoire, à l'idée que l'histoire est fictive par nature, cette hybridité se manifeste curieusement dans la langue

même, en toute sa complexité, lorsque nous explorons le double sens en anglais du mot français *histoire* : *history* et *story*.

Tandis que dans le premier cas la correspondance reste univoque, la traduction française de *story* s'avère plus riche puisque les équivalences seraient *histoire* ou *intrigue*. Ce dernier terme désigne, soit 'combinaisons, manoeuvres secrètes pour faire réussir une affaire' (coïncidant avec le terme anglais), soit 'trame d'une oeuvre dramatique, romanesque' (*plot* serait l'équivalent anglais). Pour ce qui est des expressions, voici les équivalences : *short story*, *nouvelle* (littérature); *cover story*, *article principal* (presse) et *spiked story*, *papier refusé* (journalisme). Etant donné que Barnes cultive ces genres de façon très singulière, il sera question ici de déceler quelques (*hi*)*stories* au sujet de la France et d'Outre-Manche (c'est-à-dire, de l'Angleterre).

Il faut néanmoins insister sur le caractère iconoclaste de sa conception de l'histoire, de la mémoire historique, dû à son appartenance au courant postmoderniste. Barnes brouille toujours les pistes de façon à ce que le lecteur doive choisir sa propre interprétation à partir d'une réalité (souvent véridique et historique) que l'auteur a la tendance à récréer. Par exemple, il réinvente sous forme presque romanesque le Tour de France en 1907 et 2000, dans deux nouvelles (ou *short stories*) contenues dans le recueil *Something to Declare* (2002). D'un autre côté, il offre deux versions au choix de la vie de son idole, Flaubert, sous le titre de *Chronology I* et *II*, la première étant personnelle bien que plus officielle, la deuxième plus près de l'hagiographie savante ; en outre, pour boucler la boucle, il y ajoute encore une troisième : les pensées de l'auteur, en première personne, étalées aussi chronologiquement (Barnes, 1984 : 17-34).

Un autre exemple serait le portrait de personnages (réels ? fictifs ?) de certaines de ses nouvelles, avec des détours osmotiques entre la réalité et l'invention romanesque : l'Anglais qui fréquente les cercles surréalistes avec Prévert et Breton dans « Experiment » (Barnes, 1996 :43-62) ; la lectrice en échange épistolaire avec Barnes lui-même dans « Knowing French » (Barnes, 2005 :139-158) ; Wilde, Joseph Conrad, l'Abbé Prévost et certaines de leurs idées en cuisine dans « The Moral of It All » (Barnes, 2003 :129-136)...

Parmi les nombreuses analyses qui jugent sa production littéraire, certaines cherchent à légitimer aussi ce caractère à mi-chemin entre la fiction et la réalité. Certes, dans le chapitre intitulé « Short Stories et Nonfiction » Moseley met en relief la circonstance que parfois des sections de romans barnesiens aient apparu au préalable dans des journaux : « Flaubert's Parrot », le premier chapitre de l'oeuvre homonyme, a été premièrement publié dans le *London Review of Books*, et « Emma's Bovary's Eyes » un autre chapitre, dans *Granta*, un magazine littéraire. Par conséquent, s'ils étaient lus, hors de leur contexte romanesque, ils pouvaient être interprétés comme non-fictifs. Ainsi une partie de *A History of the World in 10 ½ Chapters* apparue dans *The New Yorker*, sur la peinture de l'artiste français Géricault (1791-1824), semble loin d'être reconnue comme une nouvelle (Moseley, 1997 :158). Leur accorderait-on plutôt la catégorie d'essai journalistique, genre que Barnes cultive depuis plus de vingt ans ?

2. Nouvelles : histoire d'un événement ?

Dans mon compte-rendu je vais omettre la facette du Barnes essayiste, de créateur de brefs traités sur des sujets habituellement littéraires, dans lesquels il déploie son talent de critique, souvent sur des thèmes se rapportant à des auteurs français. Ce n'est pas par hasard que l'un des derniers, publié dans *The Times Literary Supplement*, le 12 mars 2008, ait été consacré au rassemblement des lettres de Gustave Flaubert, de plus de mille cinq cent pages, entre janvier 1876 mai 1880, édité par Jean Bruneau et Yvan Leclerc!

Nous venons tout juste de signaler que ces articles peuvent devenir aisément des nouvelles. Très significativement le terme *nouvelle* signifie l'annonce d'un événement récent (*piece of news*) mais aussi récit, roman très court (*short story*). En outre, *nouvelles*, en langage journalistique, se traduit en anglais par le mot *news*, par une étymologie heureuse qui cristallise la nouveauté dans les deux domaines. Chez Barnes, cette ambivalence entre la fiction et la réalité préside ses nouvelles: c'est pourquoi ce paragraphe pourrait parfaitement se lier sans interruptions au paragraphe suivant, *Chroniques*.

D'entrée de jeu, il s'avère qu'une partie de ses nouvelles excelle en la recreation de la fresque de la vie française, comme la collection *Cross Channel* (1996), composée par des tableaux des personnages anglais vivant en France à différentes époques. Il présente les détails -grâce à des informations historiques plausibles qui embellissent très souvent le récit- de façon à ce que le lecteur avisé puisse se demander si toute cette information est vraie et non seulement vraisemblable. Ainsi donc, nous reconnaissons les éléments culturels panachés, très à la Barnes, que le narrateur, un écrivain anglais invité à une conférence, égrène: « I talked about *Le Grand Meaulnes*, *Le Petit Prince*, Greuze, Astérix, the *comédie larmoyante*, Bernadin de Saint-Pierre, pre-Great War railway posters, Rousseau, Offenbach, the early films of Fernandel and the semiotic signifiance of the yellow triangular _nay, tricornic_ Ricard ashtray. » dans « Gnessienne » (Barnes, 1996 :125). Nous pouvons également présumer et accepter le fait qu'une certaine Mlle Delisle reçut vraiment une lettre de Mme Sand dans « Junction » (Barnes, 1996 :26).

Or, à côté de ces icônes et de ces éléments de la culture française, en majuscules (Rousseau, Greuze...) et en minuscules (une BD, les affiches, le cinéma comique...) Barnes adore inclure des composants faux sous l'apparence de leur vraisemblance. De cette manière son érudition lui permet des tours de force comme celui de citer le journal *Fanal de Rouen* dans « Junction » (Barnes, 1996 : 26-42) qui n'a jamais existé. En effet, c'était bien le quotidien auquel était abonné Homais, personnage flaubertien de *Madame Bovary*, et dont il était le correspondant. Le premier nom donné fut le *Journal de Rouen*, mais, ce journal existant réellement, Flaubert a dû en changer le titre en « Fanal de Rouen ». Comme effet de la philosophie postmoderniste, en examinant *Flaubert's Parrot* et *A History of the World in 10 ½ Chapters*, Vanessa Guignery, la plus grande spécialiste de Barnes, affirme que les sources sont non seulement lacunaires et précaires, mais parfois contradictoires : « Il s'ensuit que ni l'historien ni le biographe ne peut jamais donner accès à une vérité univoque et incontestable sur les faits passés » (Guignery, 2001 :99-100).

3. Chroniques : histoire du passé ?

En ce qui concerne l'ensemble *Something to Declare* (2002) ce dévouement pour des aspects de la civilisation française se voit reflété dans dix-sept articles dans *New York Review of Books*, *The New Yorker*, *The Times Literary Supplement*, etc. Écrits entre 1982 et 2002 et rassemblés à la manière d'une collection d'essais disparates, dont deux sur trois ont une vraie vocation littéraire, autour d'auteurs francophones : à part Flaubert, *of course*, Simenon, Baudelaire... mais aussi Edith Wharton (qui, accompagnée de Henry James, sillonne la France du début du XXe siècle), entre autres. Cette vision francophile s'étend également à des constituants de la culture populaire: ainsi il se plaît à tracer la biographie d'Elizabeth David, écrivain anglaise de livres de cuisine et responsable de la diffusion de la cuisine méditerranéenne.

Pourtant, le savoir encyclopédique de Barnes embrasse également l'histoire et la culture de son propre pays, commentées d'un point de vue analytiquement implacable et critique, ce qui contraste avec l'attachement tendre qu'il témoigne haut et fort pour la France. Voici le zèle qu'il exhibe pour commenter la rivalité entre ce pays et le sien : « As an English Francophile, I find myself frequently asked to explain the chauvinism, aggression and contempt of our popular press. [...] Neardenthal ? Despicable ? Pathetic ? Certainly » (Barnes, 1995 : 320-321).

Dès lors le recueil *Letters from London* (1995) résulte un portrait parfois impitoyable axé sur l'histoire de la Grande Bretagne pendant les années 1990-1994, bien qu'accompagné de clins d'oeil aux faits et anecdotes du passé. En l'occurrence il joint parfaitement trois acceptions du mot *chronique*: d'abord recueil de faits historiques rédigé selon l'ordre de leur succession, ces articles journalistiques dans *The New Yorker* commentant les faits d'actualité pour un public américain, tiennent aussi compte de ce qui se raconte, des bruits qui circulent. En effet, Barnes adore mettre l'accent sur le potin ou l'aspect pimenté des événements racontés, le célèbre *gossip* anglais. De ce fait, les allusions irrévérentes à des piliers de la civilisation britannique sont ici monnaie courante. Il a recours à son sens de l'humour, au phlegme le plus anglais qui soit, ainsi qu'à sa verve mordante, pour retracer ironiquement des faits historiques et culturels britanniques avec leurs personnages, tout ce qui figure pompeusement dans les manuels scolaires. Voici comme il s'acharne ailleurs sur la caricature de la Bataille de Hastings, événement clé de l'histoire de la Grande Bretagne: « Harold got an arrow in the eye. Everyone knows that » (Barnes, 1995: 81).

Nombreuses sont les critiques au monde de la politique et à ses représentants de l'époque, tels un *unspectacular* John Major qui symbolise le véritable esprit de la classe moyenne anglaise dans « John Major Makes a Joke » (Barnes, 1995 : 95), ou Margaret Thatcher, aussi appelée Thacht, peut-être dans le sens figuré de tignasse ou chevelure mal peignée dans « Mrs Thatcher Remembers » (Barnes, 1995 : 241)... Et ainsi de suite, excepté le Tony Blair à ses débuts, qui reste assez épargné et traité avec indulgence, contrairement aux figures de ses prédécesseurs.

Aussi il n'hésite pas à cataloguer de façon irrévérencieuse les icônes les plus sacrées, notamment la famille royale anglaise, devenue protagoniste d'un *soap opera* ou feuilleton télévisé qui ne finit jamais: « How can the show not run and run ? » dans « Traffic Jam at Buckingham Palace » (Barnes, 1995 : 147). Parmi les personnages les plus tournés en dérision nous trouvons la *Queen Mum*, la Reine Mémé, et son gin and tonic ; le trio constitué par le prince Charles, Lady Di et Camilla Parker-Bowles ; le Duc de York et sa femme, aussi connus comme *the Duke and Duchess of Yob* ('voyou', 'brigand' en argot) ou *the Duke and Duchess of Pork...*

4. Biographies : histoire de la vie ?

L'intérêt de Barnes pour l'histoire revisitée se manifeste nettement dans l'étude détaillée et la traduction en anglais de *La Doulou* (*douleur* en occitan), bref journal intime d'Alphonse Daudet (1840-1897). Cet écrivain et auteur dramatique français y raconte l'agonie de sa dégradation physique due à la syphilis, au fil de commentaires divers écrits pendant quinze ans. L'édition impeccable de Barnes, née d'une documentation minutieuse, donne comme résultat une version accomplie avec des notes en bas de page exhaustives, qui parfois dépassent la longueur du texte lui-même (Daudet, 2003 : 34-35, 85-86). Il est prodigue en précisions, tout en peignant des détails biographiques, historiques et médicaux -de fait, dans l'épilogue, il nous informe consciencieusement sur l'origine et l'évolution de cette maladie vénérienne.

Toutefois, en ce qui concerne les biographies romanesques de Barnes, il faut sans doute remarquer trois ouvrages : *Flaubert's Parrot* (1984), *A History of the World in 10½ Chapters* (1989) et *Arthur and George* (2007).

D'emblée, *Flaubert's Parrot* peint une sorte de sosie de l'auteur français, Geoffrey Braithwaite, une réplique littéraire qui nous conduit dans tous les recoins de la vie et de l'oeuvre du génie. Ce narrateur tisse donc l'étoffe d'histoires qui s'entrecroisent, se communiquent. En l'occurrence la sienne; celle de sa femme, Ellen (voyez la citation initiale); celle de Louise Colet, maîtresse de Flaubert; celle de Flaubert lui-même... Le tout appelant à la compétence du lecteur puisque -l'intertextualité postmoderniste oblige- les citations, références et allusions se multiplient, notamment celles concernant des écrivains français, et plus spécifiquement Flaubert : « Les noms de quelque cinquante auteurs français et quarante-sept étrangers (dont trente-trois Britanniques) sont cités » (Guignery, 2005:47).

D'autre part, *A History of the World in 10½ Chapters* met de nouveau en question l'histoire consacrée ou officielle telle que nous la connaissons. Très significativement Barnes avoue qu'elle n'évoque pas ce qui s'est passé mais ce que les historiens nous ont raconté. Pour lui c'est une sorte de tapisserie, une narrative complexe où il avoue raccorder délibérément des éléments fictifs et imaginaires, pour que l'histoire soit définie comme fabulation: « We make up a story to cover the facts we don't know or can't accept; we keep a few true facts and spin a new story round them. Our pain and our panic are only eased by soothing fabulation; we call it history » (Barnes, 1989: 242). Il faut insister sur

cette constante chez Barnes, très remarquée aussi dans l'oeuvre mentionnée auparavant, due au concept postmoderniste de métafiction historiographique (Guignery, 2006 : 67).

Citons comme dernier exemple de lecture très personnelle de l'histoire, le roman *Arthur and George* (2005) où Barnes illustre une bavure judiciaire vraie. À partir d'un fait divers, l'écrivain jongle entre l'histoire réelle et celle qu'il transforme en littérature, une fois s'être documenté sur les moindres détails de la vie des deux personnages, dont l'un Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930) créa le personnage de Sherlock Holmes (devenu une icône de la culture britannique). Il faut rapporter ici un extrait de l'interview que l'écrivain français Jérôme Garcin lui fit dans le dossier consacré à la parution de *Quelque chose à déclarer* (version française de *Something to Declare*), en 2004. En répondant aux questions sur les raisons pour lesquelles il n'avait pas repris dans cette oeuvre sa traduction de *La Doulou* et quels autres sujets et quelles autres passions il aurait aimé « déclarer à la douane », il fait justement une allusion à l'affaire Dreyfus et le plaidoyer *J'accuse* (1898) de Zola: « [...] Je voudrais que mon édition de *La Doulou* [...] paraisse en France [...]. J'aime bien l'idée de réintroduire en France un texte qui lui appartient. [...] J'aurais pu ajouter des textes que j'ai écrits [...] sur Kipling et la France, l'exposition Vuillard du Grand-Palais, Michel Houellebecq, l'antisémitisme à l'époque de l'affaire Dreyfus, Jean Bruneau, le grand flaubertiste décédé en juin dernier, et toujours Flaubert! » (Garcin, 1). Ainsi il exprimait sans ambiguïté son dessein de ressusciter un fait du passé, de la mémoire collective pour dénoncer l'injustice commise pour des raisons raciales.

Si un critique considère ce roman comme 'Julian Barnes has written a deeply English novel, in the grand manner, about the sorts of existential questions the English on the whole prefer to leave to the French' (Rafferty: 3), comment pourrait-on classer sa dernière oeuvre, *Nothing to Be Frightened of* (2008), des mémoires dans le style de Chateaubriand, de Jules Renard ...?

5. Autobiographie : Mémoires d'Outre-Manche ?

Les Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand, élaborées pendant plus de trente ans, constituent une somme politique et poétique, parue pour la première fois en feuilleton entre 1848 et 1850, puis publiée en volumes. C'est ainsi une traversée de l'histoire, un panorama lucide des faits, des idéologies d'une époque cruciale de l'histoire française.

Dans le cas de Barnes, son autobiographie naît comme un long essai très original où apparaissent des mémoires de famille; un échange par courrier électronique avec son frère, philosophe résidant en France ; des réflexions sur les grands thèmes, teintées parfois d'humour noir. Pourrait-on donc s'attendre à la renonciation de Barnes au moment de concevoir l'histoire comme fabulation, emphatisée, comme on a eu l'occasion de constater, dans une importante partie de sa production littéraire? Serait-ce l'heure à la vérité, à ses peurs et sentiments, bien qu'il ne veuille pas nommer cet essai de la sorte et nie que ce soit une autobiographie ? Alors a-t-il fini par adopter un ton sincère pour révéler la vérité, la sienne et celle de sa famille, sans essayer de la masquer ?

Ce qui est incontestable, pour l'heure, c'est qu'il se sert à nouveau des aveux des autres. À savoir, des citations d'écrivains français, tels que l'immanquable Flaubert, mais aussi Montaigne (qui cite Cicéron et Socrate), Camus, les frères Goncourt, Stendhal... En plus, il convoque des philosophes et des artistes comme, par exemple, Sigmund Freud, Dmitri Shostakovich, Stravinsky qui se rappelle la mort de Gogol, de Diaghilev et de Maurice Ravel... Mais c'est surtout la personnalité du français Jules Renard (1864-1910), auteur lui-même d'un journal qui rassemble ses pensées sur la vie et la mort, et sur le monde littéraire, qui l'emporte. Peut-on interpréter cette technique postmoderniste de l'intertextualité comme une tentative de s'éclipser, d'éviter la tentation de bâtir une mise en scène du moi ? : « For the older writer, memory and imagination begin to seem less and less distinguishable » (Barnes, 2008 : 244).

6. Épilogue

Cette révision succincte s'appuie sur la vision postmoderniste de Barnes, qui lit et relit l'histoire à sa façon, qui réinvente le passé à sa guise et qui montre sans détours sa passion pour des éléments d'une culture française –loin des clichés de toujours (Tour Eiffel, la baguette...)–, qu'il façonne aussi de manière particulière. C'est comme si par une intuition, issue de son savoir extasié, il parvenait à découvrir des icônes et des symboles cachés de la mémoire collective française. Ainsi, son évocation du Tour de France répondrait à ce phénomène qui est enraciné dans les rituels nationaux, depuis quelques décennies : « C'est que l'épreuve est peut-être plus qu'une course, elle s'adresse à la conscience collective, aux références communautaires, autant qu'à la curiosité sportive. Elle joue avec la géographie, les provinces, les frontières. Elle met en scène un espace-nation, un décor fait du territoire lui-même ». (Vigarello, 1997 : 3081).

Somme toute, ce qui s'avère le plus singulier ou original, en tant que francophile, c'est qu'il répand et propage des éléments de la culture française aussi parmi les Français. Tout compte fait, l'édition actuelle de *La Doulou* a été publiée en France en 2007 avec la traduction de la préface, les notes et la postface anglaises de Barnes dans *In the Land of Pain* (2003). Le texte est resté longtemps secret puisqu'il ne fut publié qu'en 1930 –alors que Daudet était mort en 1897– et republié sans grand succès : « The notes were published in France in 1930, 33 years after the writer's death. As far as a reader in English is concerned, they might never have existed. In France today, Daudet is a minor, if prescribed, read. For most of the rest of us –those who have had some French in school– he's the author of some locally colorful tall tales of the Midi (*Lettres de Mon Moulin, Tartarin de Tarascon*) that are occasionally assigned because they're fairly simple to get through. » (Eder, 2003).

Reste à découvrir si dans ses mémoires d'Outre-Manche ses trouvailles suivent toujours les paramètres de la fidélité historique...

Bibliographie

Barnes, J. (1984) *Flaubert's Parrot*. Londres: Picador.

- Barnes, J. (1989) *A History of the World in 10½ Chapters*. Londres: Jonathan Cape.
- Barnes, J. (1995) *Letters from London*. Londres: Picador.
- Barnes, J. (1996) *Cross Channel*. Londres: Picador.
- Barnes, J. (2002) *Something to Declare*. Londres: Picador.
- Barnes, J. (2003) *The Pedant in the Kitchen*. Londres: Picador.
- Barnes, J. (2005) *Arthur & George*. Londres: Jonathan Cape.
- Barnes, J. (2008) *Nothing to be Frightened of*. Londres: Jonathan Cape.
- Bernard, C. (2001) «*Flaubert's Parrot : le reliquaire mélancolique*». *Études anglaises*, n° 4, pp. 453- 464.
- Daudet, A. (2003) *In The Land of Pain*. New York: Alfred A. Knopf.
- Eder, R. (2003) «Another Country». *The New York Times* 2/ 2.
- Garcin, J. (2004) «Flaubert est le plus jeune des écrivains ». *Le Nouvel Observateur*, n° 2044.
- Guignery, V. (2001) *Julian Barnes, l'art du mélange*. Bordeaux : PUB.
- Guignery, V. (2005) *Flaubert's Parrot. Julian Barnes*. Paris: Armand Colin.
- Guignery, V. (2006) *The Fiction of Julian Barnes*. Basingstoke: Palmgrave Macmillan.
- Moseley, M. (1997) *Understanding Julian Barnes*. Columbia: University of South Carolina Press.
- Rafferty, T. (2006) The Game's Afoot. [Version numérisée]. *New York Times Book Review*, 1-3.
- Rioux, J-P. et Sirinelli, J.-F (2002) *La culture de masse en France*. Paris: Fayard.
- Sesto, B, 2001. *Language, History, and Metanarrative in the Fiction of Julian Barnes* (Studies in Twentieth-Century British Literature, Vol. 3). New York: Peter Lang.
- Vigarelo, G. (1997) « Le tour de France ». In : *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora (dir.), Vol. 3. Paris : Gallimard.
- Atelier Bovary: <http://flaubert.univ-rouen.fr/bovary/atelier/atelier.php>
- Site officiel de l'écrivain : <http://www.julianbarnes.com/>